

Voix-off « LA LOIRE CHUCHOTERA TOUJOURS TON NOM »

« Les 1^{ers} janviers étaient des jours à part où l'on se retrouvait tous chez la tante Simone. Derrière la maison, il y avait une ligne de chemin de fer. Et les quelques trains qui l'empruntaient encore nous confiaient que trente ans plutôt, lui aussi se collait à cette même fenêtre et regardait filer les wagons vers Angers.

La cuisinière à bois et l'absence de salle de bain renvoyaient à une autre époque. La maison sentait le vieux. Petit, je croyais que c'était l'odeur de la mort. J'ai compris depuis que c'était l'odeur de l'ennui. C'était son enfance.

L'homme était muet ; d'une timidité maladive qui le laissait à l'écart des conflits. Je ne savais pas à sa mort s'il avait réellement gagné sa vie. Je n'avais jamais eu la moindre idée de ses rêves, ses désirs. Alors oui : peut-être l'avait-il gagnée ! Mais mon sentiment sur la question n'était pas évident et n'avait en soi aucune importance. C'est du moins ce que je croyais jusqu'à aujourd'hui...

Il s'est envolé pour je ne sais où, il y a deux semaines. Nous rangeons ses affaires, en silence mécanique, repliés sur nos doutes et nos peurs, quand au cœur de ce vide, je découvre dans l'armoire du bureau, bien caché entre des papiers administratifs, un dossier de 250 feuillets manuscrits et chapitrés, avec des personnages. Je pense d'abord au roman d'une tierce personne, arrivé ici avec grand mystère : un objet littéraire non attribué. Mais je reconnais son écriture.

Il faut demeurer. Même si aucun espoir n'est permis. Je vois la peine en jaune ; comme le blé, le tournesol. Ma bile, elle, est sombre. La Loire, parfois acide, se découpe dans la lumière des salon photos. Glisse sur la peau, rebondit en silence. Partout le vent comme seul vrombissement du monde. Bleu, bleu, bleu : le soleil...

Intrigué, j'avale son texte, allongé par terre, dans sa chambre déjà vide. J'y découvre Patrice : son double ; Isabelle, l'idéal féminin ; et la Loire comme troisième personnage : central.

Je viens moi-même d'achever un roman : un apprentissage amoureux et ligérien dont le romantisme détonne avec le possible contemporain.

Je lis ; et chose extraordinaire, je retrouve mes mots dans ses mots. Je réalise que son roman n'est pas le reflet du mien, encore moins l'ébauche, mais une version antérieure, âgée de trois décennies. Un fractale. Patrice s'appelle Dimitri ; Isabelle, Chiara. Ils se répondent d'une génération à l'autre.

Icare n'a jamais décollé : c'est là toute la tristesse du monde ! Partout la pesanteur. Je me demande : goûterai-je à la première fraise de l'été ? Puis-je aimer en fantôme ?

C'était une fête, mes vingt ans je crois. Je le surpris à discuter en cachette avec Chiara. Je n'ai jamais eu la teneur de leurs propos. Il s'était certainement amusé des similitudes que mon héroïne et mon amoureuse présentaient avec les siennes. Chiara et Isabelle n'avaient en somme de distance qu'une génération de soleil sur la grève.

Il y a quelque chose de féminin dans la Loire, de sensuel. Quelque chose qui brasse les corps, indomptables, et les emporte loin, loin. Ces femmes qui n'ont jamais vécues que

dans nos mots, ces femmes copies fantasmées des vivantes, ne pouvaient exister que là : à proximité directe du fleuve. Des filles de la « Louère », comme on dit chez nous.

Je n'ai entendu la voix de mon père, sa vraie voix je veux dire, que 3 fois : le jour où, Chiara m'ayant initié à la Loire, je lui racontais mon bonheur ; le jour où, deux heures avant sa mort, il refusait à mon oreille de rendre les armes ; et aujourd'hui où je le découvre dans son texte posthume.

L'eau est marron. Des petits remous, en cercle. Aspice des flux. Aspice cintré. Aurais préféré mon cri au silence, mais en étais incapable. La faute à qui, mon Dieu ? Noyée dans la Loire, coulée à pic, l'apparence était vaine. On chargeait le sable sur de gros bateaux, direction l'estuaire. L'oncle m'enseignait son art : le tenon et la mortaise. J'appris les coups de rabot dans la croix. Et me fis un mur végétal pour religion.

Je suis dans sa maison, celle où l'on a vécu ensemble, que l'on se prépare à quitter. J'y déchiffre un père somme toute bien mystérieux. De la bicoque des bords de Loire qui sentait la misère, au pavillon en banlieue chic, il affichait un parcours de réussite, fait de sérieux et de labeur.

Mais maintenant que son secret est à jour, il me plaît de l'imaginer rester à la Faculté, tard le soir, non pour regarder des coupes au microscope, mais juste prendre le temps de rêver. Troquer la mitochondrie pour l'imaginaire.

J'aime les plages de sable, celui qui craque sous les pieds. Pourtant c'est l'hiver que la Loire m'étonne le plus. Quand elle charrie et transforme une humanité que je ressens souvent comme stérile. Troncs d'arbre dans le chenal, mousse d'air sur la grève, l'écume qui cherche, vandale, à lécher la terre grasse. Des facettes d'eau. Le tamis. Les mains calleuses ; coupées. Tout n'est qu'illusions et solitude en devenir. L'envie de tout fouler. Détruire juste pour voir les choses se reconstituer.

Je lis et je m'interroge : pourquoi avoir arrêté d'écrire du jour où il fonda notre famille ? Fallait-il qu'il fût bourgeois pour que je sois artiste ?

Tous les petits garçons sont fiers de leur père. Parfois il arrive que la fierté s'équilibre. Mon père m'avait regardé vivre, en silence, confiant ; et je n'avais pas vu ses yeux posés sur moi. Il faudra désormais m'arranger avec l'idée que mon travail vient peut-être de son don...

Ce soir, un peu perdu, je visionne inlassablement les films Super 8 qu'il faisait de nous. Je constate que caméraman la plupart du temps, il se faisait rare dans le champ. Et je trouve que cette absence dit beaucoup de lui.

Les blés bleus. Le ciel saignant. Sans vent ; pas un seul brin de vert. La peine est inutile et sans virgule. Sa suspension, définitive. Morsures de fête foraine. Je pars ainsi, mon fils, dans le silence de ton anniversaire. Drôle de cadeau que l'orphelinage. Des neuroleptiques dans les veines pour ne pas réaliser que je meurs. L'eau est grasse, comme du mazout. Je flotte. Les éléments ne sont qu'un ; tout est étriqué. Il n'y a que le courant. Au bout : l'océan. Et derrière l'océan : les retrouvailles.